

LE BOTANISTE COSTE

Ses excursions

Monsieur Mouret raconte aussi d'une façon agréable l'ascension du Canigou:

« Une année nous allâmes, le 14 juillet, faire l'ascension du Canigou en compagnie du Frère Sennen et d'un guide. Partis de Vernet-les-Bains à la pointe du jour, nous arrivions au sommet du pic un peu après midi. Mes amis, au lieu de suivre le sentier des touristes, avaient longuement exploré à droite et à gauche les pentes de la montagne, ce qui avait allongé le trajet.

Parvenus au terme de notre ascension, après avoir escaladé la cheminée creusée dans le roc qui y conduit, nous admirons un instant le magnifique panorama qui s'étend autour de nous, sous un ciel d'une limpidité parfaite. Assis sur l'herbe pour faire honneur au déjeuner froid que notre guide avait emporté de l'hôtel, nous nous apercevons qu'on avait oublié de mettre des bouteilles d'eau dans le panier. Mais en revanche il y avait trois bouteilles de ce vin généreux du Roussillon que nous savourâmes avec plaisir. Huit heures de marche, en grim pant, sous un soleil très chaud avaient suffi à nous altérer !

Des sardines en boîte et des oeufs durs ne firent qu'augmenter notre soif, si bien que la première bouteille avait déjà disparu après le hors-d'oeuvre. L'abbé Coste riait de nous entendre exprimer quelques regrets sur le manque d'eau. Il aimait le bon vin, et c'était plaisir de le voir avaler de belles rasades. Après que chacun eut mangé un oeuf il en restait un qu'il prit entre ses doigts en nous chantant la chanson des trois moines qui avaient à se partager un oeuf.

Notre repas terminé, il fallait songer à la descente, car il était deux heures. Le Frère Sennen et moi pensions avoir un assez bon jarret, mais notre cher abbé voulut nous montrer comment on descend une pente très raide quand on a le pied vraiment montagnard. Ramassé sur lui-même comme en arc de cercle, le menton se rapprochant plus ou moins des genoux, s'appuyant en arrière sur son bâton ferré comme sur un frein, il descendit en ligne droite au pas de course. Tant que nous étions sur la pelouse nous le suivîmes tant bien que mal, en nous laissant distancer.

Mais, arrivés sur des éboulis qui dégringolaient avec nous, mon pied glissa sur une dalle et je roulai plusieurs fois sur moi-même. Je m'arrêtai, étendu sur le dos et me relevai sans trop de mal. L'expérience était concluante; il m'était impossible de suivre mon ami dans ses descentes vertigineuses. Il s'en aperçut bientôt et m'attendit au moment où il venait de rejoindre un sentier. Il s'excusa en souriant d'être « allé un peu vite », et constata avec plaisir que seule ma boîte était un peu bosselée ».



Les dernières herborisations, pendant les trois ou quatre années qui précédèrent sa mort, se firent surtout sur le Larzac et dans la vallée de l'Orb en compagnie de M. J. Coulouma qui préparait sa thèse pour le Doctorat-ès-Sciences. M. Coulouma va nous narrer ces petites expéditions botaniques :

« Les véritables excursions botaniques que je fis avec le cher savant datent de 1920 et 1921. Toutes eurent lieu autour de Ceilhes dans la haute vallée de l'Orb. La marche lui était devenue pénible. Je louai pour le mois de juin 1920 une voiture à l'hôtelier Ratier, qui nous transporta dans une guimbarde préhistorique, au Col de Notre Dame au pied du Margis. Nous avions comme compagnon un intrépide botaniste, malheureusement de santé précaire, l'abbé Soulié.

Dès les premiers pas notre savant distingua des genêts remarquables pour la région. Il fit donc ample moisson de plantes et établit des rapprochements entre la nature balsatique du sol et les espèces spéciales que nous rencontrions.

Assis au sommet de la montagne nous fîmes un déjeuner appétissant, face au splendide pays du Camarés et du Cirque d'Albagnac. L'abbé Coste me détaillait les sommets avec précision, en connaisseur. N'avait-il pas traversé l'Espinouse dans une journée, de Riols à Barre et au sommet du Merdelou. Le soir de cette rude course il avait, je crois, couché à Belmont.

Au milieu des déterminations scientifiques le plus sérieuses, un mot amusant lui échappait parfois, lointains souvenirs des jeunes années du botaniste. Chaque curiosité du sol était familière au cher abbé. Il la reconnaissait comme le chasseur reconnaît les trous creusés par les sangliers.

Après avoir pris une photographie au sommet de la montagne nous descendîmes en suivant un peu les crêtes.

L'abbé Coste roulait littéralement; ne paraissait-il pas une boule? Sa difformité en donnait l'illusion encore accrue par la boîte ronde indispensable au botaniste. Cette boîte faisait proéminence sur le dos déjà rond et semblait à certains moments une épave voguant sur le flot des arbustes et des grandes fougères... »

Abbé M Bousquet, curé de Firmy.

(A suivre).